

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Canadiana

TABLEAU VII.

LE LENDEMAIN.

D'UN air languissant et rêveur
 Justine a repris son ouvrage :
 Elle brode , mais le bonheur
 Laissa sur son joli visage
 L'étonnement et la pâleur ;
 Ses yeux qui se couvrent d'un voile
 Au sommeil résistaient en vain ;
 Sa main s'arrête sur la toile,
 Et son front tombe sur sa main.
 Dors et fuis un monde malin :
 Ta voix plus douce et moins sonore,
 Ta bouche qui s'entr'ouvre encore,
 Tes regards honteux ou distraits,
 Ta démarche faible et gênée,
 De cette nuit trop fortunée
 Révéleraient tous les secrets.

Et de ses yeux coulent des pleurs de rage,
Il lève enfin sa hache à deux tranchans,
Sa lourde hache, autrefois invincible.
A son rival il porte un coup terrible,
Et de son casque il brise le cimier :
Nous frissonnons ; notre jeune guerrier
Courbe sa tête, et pâlit et chancelle ;
Mais reprenant une vigueur nouvelle,
Il jette au loin son pesant bouclier.
Le sombre Eric à ses pieds croit l'entendre,
Isnel prévient son bras prêt à descendre,
Et dans son flanc plonge le froid acier.
Sur l'herbe il roule, et son sang la colore.
En expirant il se débat encore,
Et dit ces mots : « Tu triomphes, Isnel ;
Ma mort du moins suffit-elle à ta haine ?
De mon palais la jeune souveraine
Craint pour tes jours, va, le doute est cruel ;
Rends le bonheur à son âme incertaine ;
Soyez unis ; et ne maudissez pas
L'infortuné qui vous doit son trépas. »

Isnel, ému par cette voix perfide,
Vers moi se tourne : « Adoucis son destin.
Dans les combats il n'était pas timide ;
Avec honneur il périt sous ma main ;
Dans le tombeau que la gloire le suive.
Au ciel assis, son oreille attentive

LÉDA.

Vous ordonnez donc, jeune Hélène,
Que ma muse enfin vous apprenne
Pourquoi ces cygnes orgueilleux,
Dont vous aimez le beau plumage,
Des simples hôtes du bocage
N'ont point le chant mélodieux ?
Aux jeux frivoles de la Fable
J'avais dit adieu sans retour,
Et ma lyre plus raisonnable
Était muette pour l'amour :
Obéir est une folie :
Mais le moyen de refuser
Une bouche fraîche et jolie
Qui demande par un baiser !

Dans la forêt silencieuse
Où l'Eurotas parmi les fleurs
Roule son onde paresseuse,
Léda, tranquille, mais rêveuse,
Du fleuve suivait les erreurs.
Bientôt une eau fraîche et limpide
Va recevoir tous ses appas,
Et déjà ses pieds délicats

asile sans s'arrêter. Le jour parut enfin ; je m'approchai plusieurs fois de la cabane de Myrthé ; je voulais la voir, tomber à ses genoux, et lui jurer un amour digne de sa beauté ; mais je ne vis qu'une femme dont l'air froid et sévère inspirait la crainte. Je gagnai le bois tristement, et je me retrouvai, sans y penser, devant la statue. J'aperçus une jeune fille qui attachait une guirlande à celle que j'avais déposée la veille aux pieds de l'Amour. Je m'approche sans bruit, et je mets ma main sur la sienne : elle fait un cri, se retourne, baisse les yeux, et rougit. J'étais à ses genoux, et je lui disais : Je t'aime, belle Myrthé ; il y a long-temps que je t'aime ; j'en jure par le dieu qui nous voit et qui nous entend, je t'aimerai toujours. Myrthé entr'ouvre sa bouche vermeille, et d'une voix douce comme l'haleine du Zéphir : Je reçois ton serment et j'en jure par le dieu qui nous voit et qui nous entend, mon seul desir sera de te plaire toujours.

Je la voyais presque tous les jours au même endroit ; je lui parlais de ma tendresse ; elle m'écoutait ; je lui en reparlais encore, et elle m'écoutait avec un nouveau plaisir. Je pressais sa main sur mon cœur ; mes lèvres effleuraient quelquefois ses lèvres de rose ; je respirais son haleine parfumée ; plus d'audace aurait offensé Myrthé ; son courroux m'eût repoussé loin d'elle, et je serais mort de ma douleur.

Un jour je vis la tristesse dans ses yeux. Elle me

